



(CINÉMA LE PLAZA, GENÈVE, 15 DÉCEMBRE 2025/DAVID WAGNIÈRES/LE TEMPS)

Simon Edelstein

L’homme des salles perdues

Depuis plus de vingt ans, il photographie les plus beaux temples du 7e art. Son dernier livre s’attarde sur les joyaux architecturaux de l’Inde

CHRISTOPHE PINOL

Certains des cinémas qu’il a immortalisés sont si renversants qu’on peine à croire qu’ils puissent être amenés à disparaître... Et pourtant, beaucoup sont déjà laissés à l’abandon ou ont subi la morsure des pelleteuses. Ainsi s’éteignent peu à peu ces temples du 7e art à écran unique: des salles d’un autre temps, à l’architecture flamboyante, aux façades éclatantes, véritables bijoux de style égyptien, aztèque ou Art déco...

Des débuts dans le charme

Depuis près de vingt ans, Simon Edelstein parcourt le monde pour immortaliser les plus belles – ou les plus décaties – d’entre elles. Avec un terrain de prédilection: l’Inde. «C’est là où les salles sont les plus folles, explique-t-il. Parce que dans un pays où cinéma et religion se confondent presque, avec des acteurs considérés comme des demi-dieux, les cinémas y sont érigés en véritables temples.» Ce sont précisément ces photos qui sont actuellement à voir au Mont-Blanc Centre, exposées à travers les huit étages de l’immeuble surplombant le cinéma Plaza, bijou architectural bien genevois, celui-ci, en réno-

vation. Elles font aussi l’objet d’un splendide livre sorti le mois passé, *Les Cinémas en Inde. Un patrimoine exceptionnel* (Ed. Jonglez), que ce Genevois de 83 ans cosigne avec sa compagne, Elisabeth Christeler.

«Le déclic m’est venu au cours d’un séjour à Barcelone, en 2007. Constatant un jour qu’un cinéma avait disparu, alors que la veille, il était encore pourtant debout, je me suis mis à

«Aujourd’hui, je peux même parler d’obsession: pour moi, une journée sans photographeur un cinéma est une journée perdue. Je pars d’ailleurs demain à Porto pour dénicher de vieilles salles abandonnées.»

La photographie, il y arrive pourtant presque par accident, au grand désarroi d’un père juge qui le voyait déjà reprendre le flambeau familial. «J’étais avant tout passionné de

abandonne ses études avant le diplôme et s’échappe sur les routes pour participer à la collection des albums *Atlas des voyages*. La Grèce, la Libye, la Jordanie, le Liban et la Syrie sculptent son regard... bientôt happé par d’autres lignes, plus sensuelles: celles des starlettes dénudées qu’il shoote pour le magazine de charme *Lui*, à Paris. «Je n’ai pas fait long. Ce n’était pas du tout mon univers, confesse-t-il en riant. J’étais jeune, innocent et très maladroit. Je me rappelle juste m’être retrouvé dans un jet privé au-dessus de Paris, à photographier une chanteuse habillée en pilote qui s’effeuillait avec la tour Eiffel en arrière-plan. Bonjour l’allusion!»

Porté par une soif de cinéma insatiable – «À l’époque, les films n’étaient pas tous à notre portée comme aujourd’hui et si on apprenait qu’un Orson Welles passait à 80 kilomètres de là, ou que Freddy Buache donnait une conférence sur un cinéaste russe dont on n’avait jamais entendu parler, on fonçait» –, il finit par poser ses valises à la Télévision Suisse Romande, en 1966, en tant que caméraman. Il travaille notamment pour

«Pour moi, une journée sans photographeur un cinéma est une journée perdue»

prendre une série d’images, non pas sur les bulldozers à l’œuvre, mais sur les passants abasourdis, leur regard empreint de désolation.»

Depuis, celui que l’on a aussi connu réalisateur à la télé et au cinéma, a consacré quatre livres au déclin des salles: d’abord celles de Suisse, puis les françaises, celles du monde entier, avant de se focaliser sur l’Inde. Passion, quand tu nous tiens...

cinéma. Gamin, à Genève, j’habitais en face d’une salle. Deux cents mètres plus loin, il y en avait une seconde et les jeudis, avec mon frère, on pouvait enchaîner deux films en courant de l’une à l’autre. Il n’y avait pas d’école de cinéma à l’époque et l’Ecole de photographie de Vevey me semblait être un bon moyen pour entrer dans le monde de l’image.» Lassé d’aligner des photos de montres de luxe, il

PROFIL

1942 Naissance à Genève.

1966 Postule à la Télévision Suisse Romande en tant que caméraman.

1973 Premier long métrage en tant que réalisateur, «Les Vilaines Manières». Il confie le premier rôle à Jean-Luc Bideau, avec qui il a en partie grandi, dans une maison de Malagnou (GE).

2007 Destruction d’un cinéma de Barcelone qu’il appréciait.

2025 Publie son 4e livre sur le déclin des salles: «Les Cinémas en Inde. Un patrimoine exceptionnel».

Temps présent, Spécial cinéma, et réalisera plus tard quantité de sujets pour *Viva* ou encore *Passe-moi les jumelles...*

En parallèle, il rencontre le réalisateur Michel Soutter, dont il sera le chef-opérateur sur quatre films, notamment *Les Arpenteurs*, en 1972. C’est lui qui l’encourage à réaliser ses propres films. Ce qu’il fera à quatre reprises, entre 1973 et 2008. Le festival de Locarno lui a rendu hommage en août dernier avec la projection de deux d’entre eux, fraîchement restaurés: *Les Vilaines Manières* (1973), avec Jean-Luc Bideau, et *L’Ogre* (1986), adapté de Jacques Chessex.

Rien d’étonnant, dès lors, à ce que sa passion laisse place à une colère douce-amère face à la disparition des salles de cinéma. «À l’époque, les intérieurs des cinémas étaient splendides, construits à la manière des opéras, et l’extérieur avait quelque chose de magique puisqu’il fallait souvent attirer le spectateur de loin... Une photo m’a profondément marqué: l’actrice Gloria Swanson posant au milieu des ruines du Roxy, à New York, en 1960, tandis que l’on détruisait ce qui fut la plus grande salle du monde avec plus de 6000 places. Dans les années 1920, l’un de ses films avait inauguré les lieux et là, elle se tenait parmi les décombres dans une robe somptueuse...»

Des chèvres parmi les sièges

Depuis, démolitions, abandons et autres changements d’affectation se sont multipliés. Les clichés de son dernier livre montrent des salles indiennes laissées à l’abandon, où la nature a repris ses droits. Des chèvres broutent la végétation envahissante entre deux rangées de sièges éventrés, des vaches déambulent devant des affiches en lambeaux et les singes s’amusent à se poursuivre le long des moulures du plafond, dédaignant un écran depuis longtemps terni.

Là-bas aussi, comme partout ailleurs, les multiplexes ont pris le dessus. Sans tomber dans le passéisme, Simon Edelstein salue tout de même l’audace architecturale de certains d’entre eux. Comme le Cineum, dans la banlieue de Cannes, ou encore Le Ciné de Pont-Audemer, en Normandie. Même si à son goût, ils «ressemblent plus à des musées d’art moderne qu’à de véritables cinémas». Il se réjouit bien entendu de voir le Plaza bientôt rénové, arraché par mécénat d’une mort certaine, et compte en profiter pour dresser un nouveau bilan des salles suisses. Infatigable, il réfléchit à un nouveau long métrage, hybride, qui mêlerait fiction et travail photographique. Le tout, situé... dans une salle de cinéma. On ne se refait pas! ■